

L'origine et le lieu de nulle part, la source de l'être

Entretien avec Claude Vigée



Vitre bombée à Niederseebach. Photographie d'Alfred Dott.

*A quoi sert l'œuvre, sinon à vivre,
à nous faire surgir au-delà de la nuit qui dure sans fin ?*

Anne Mounic. – Claude, pour ce premier numéro de *Peut-être*, revue que nous avons voulue « poétique et philosophique », je crois qu'il est tout naturel de réfléchir sur l'acte créateur. Je voudrais vous poser quelques questions, sans toutefois vous faire répéter ce qui se trouve dans vos livres critiques, *Les Artistes de la Faim*, *Révolte et louanges* et *L'Art et le démonique*.

Vous m'avez dit, dans *Mélancolie solaire*, que vous vous défiez du concept et de la philosophie, mais vous m'avez dit une autre fois que poésie et philosophie étaient des terres contiguës. La poésie est, en effet, une réflexion existentielle et n'est donc pas étrangère à la philosophie existentielle. Il me semble, d'ailleurs, que l'acte créateur peut être conçu comme un choix de soi, selon la définition qu'en donne Kierkegaard dans *ou bien... ou bien...* : « Le choix fait ici deux mouvements dialectiques à la fois, ce qui est choisi n'existe pas et n'existe que par le choix, et ce qui est choisi existe, car autrement il n'y aurait pas de choix. Car si ce que je choisis n'existait pas, mais devenait absolu par le choix, je ne choisirais pas, mais je créerais ; mais je ne me crée pas moi-même, je me choisis moi-même. Tandis que la nature est créée de rien, tandis que moi-même en tant que personnalité immédiate, je suis créé de rien, comme esprit libre je suis né du principe de la contradiction, ou je suis né par le fait que je me suis choisi moi-même. »¹

Ressentez-vous qu'en écrivant vous vous choisissez ? Vous paraît-il approprié de parler du poème comme d'un « objet esthétique » ?

Claude Vigée. – Se situant à mi-chemin des sciences analytiques fondées sur une rationalité d'ordre comptable,

la philosophie m'apparaît souvent comme une paraphrase conceptualisée, concertée, du « noyau pulsant » de la poésie en gestation. Mieux encore : à ses pointes d'incandescence extrême, la philosophie, chez les grands penseurs, redevient poésie comme à ses origines, en puisant aux sources séminales de la pensée humaine en devenir. Si vous me permettez d'en référer aux lettres hébraïques interprétées par le Zohar, la philosophie est le *Beth* de la création en voie d'achèvement, l'enfant déjà formé dont accouche l'*Aleph* par une opération césarienne qui le soustrait – ou l'abstrait – du ventre premier, et l'expose au jour de la raison, au contrôle de la volonté d'autrui.

Comme ma mère me portait dans la nuit de sa matrice nourricière, ainsi je me porte moi-même depuis ma naissance dans les ténèbres chaudes de mon ventre psychique, pour me (re)mettre au monde à chaque heure, à chaque instant de mes jours et de mes nuits : cette mise au monde sans cesse renouvelée se produit au cours de ma quatre-vingt-neuvième année, telle qu'elle s'effectua dans mes lointains commencements – hors de l'abîme de l'*Aleph* primordial. Vivre est donc une auto-partutition à l'infini, – à l'échelle du temps terrestre s'entend –, un aller-retour sans fin de notre for intérieur, que désigne la lettre muette initiale *Aleph*, à notre « for extérieur », où se rejoignent par le truchement de nos sens tous les lieux et les temps chaotiques de ce monde, celui de l'histoire humaine inclus.

La tâche n'est pas facile ! Je me suis moi-même choisi en me limitant autant que faire se peut, à partir de mon propre « point d'inconscience » intime ; je surgis du noyau pulsant originel qui est mon appel particulier de l'infini sans visage enfoui

¹ Sören Kierkegaard, *ou bien... ou bien...* (1843). Paris : Gallimard, 1984, p. 507.

dans le tréfonds de notre corps vivant. Ce désir initial se trouve être complice du souhait de transmettre mon appel d'infini, tout personnel, à l'ouïe d'autrui au moyen des figures verbales que je façonne dans un second temps. Je n'accède à cette écoute qu'en me restreignant, face au sentiment d'extase océanique, qui menace d'emporter toute forme de pensée et toute figure sensible dans son afflux hors de mes profondeurs mentales tout à coup sollicitées sans nulle précaution d'ordre conceptuel.

Au fond de mon être conscient, comme au cœur du poème ainsi façonné par le truchement des mots quotidiens, c'est toujours l'infini premier qui se met à parler à autrui et qui, en se manifestant ainsi *extra muros*, hors de moi, atteste de notre vie intérieure, soudain rendue plus pleine, ou plus parfaite peut-être, dans son devenir incertain.

A.M. — Comment analysez-vous, comment interprétez-vous la crise non seulement littéraire et poétique, mais également artistique que nous connaissons actuellement ?

C.V. — Je tente de me l'expliquer par le refus orgueilleux et borné d'écouter (ce qu'on a parfois nommé l'oubli des profondeurs), et plus grave encore : par le refus de restituer à autrui la parole d'abord silencieuse de l'infini premier qui se love en nous-mêmes. Nous nous dérobons souvent à la responsabilité née de cette écoute et de cette transmission gratuite, qui fait de nous un serviteur et non un maître délirant, que dévore la folie des grandeurs dont la tentation le guette, comme le mal tapi aux aguets à la porte de Caïn, le meurtrier de son frère toujours prêt à clamer son innocence.

A.M. — Je voudrais aussi examiner avec vous, poète, la question de la déception que ressentent certains artistes ou poètes une fois l'œuvre achevée. Anton Ehrenzweig, d'un point de vue psychanalytique, écrit, dans *L'ordre caché de l'art* : « L'esprit créateur doit être capable de supporter l'imperfection. Le créateur se réveille en effet de son expérience océanique pour découvrir que le résultat de son travail ne correspond pas à son inspiration initiale. »² Ressentez-vous parfois, une fois un poème achevé, cette « angoisse dépressive » dont parle Ehrenzweig ? S'agit-il tellement d'être capable de « surmonter l'imperfection » ? La question ne tient-elle pas plutôt à la conception que l'on a de l'œuvre ? Si la perspective est le devenir plutôt que l'idéal, l'appréhension qu'a le poète, ou l'artiste, de son œuvre n'est-elle pas différente ?

C.V. — Comme vous le soulignez, ma perspective est « le devenir plutôt que l'idéal ». Dans le combat de Jacob avec l'ange d'Eugène Delacroix (1861), à l'ange de marbre apollinien je préfère la figure taurine de Jacob, le lutteur, qui tient jusqu'à la fin de la nuit, engagé dans une rixe sans issue concevable. Au centre d'un essai que j'ai consacré à la poésie de Benjamin Fondane, je mets en relief l'imagerie ambivalente de l'ortie ; cette dernière rend perceptible au lecteur, même s'il est distrait, la souffrance encore sans paroles articulées qui se lie au feu intérieur du poète, tout comme à la foudre de l'histoire. Celle-ci, en tombant sur notre tête, ravage à tout jamais notre existence. En s'identifiant à l'ortie, Fondane, en prévision de son propre destin, choisit l'emblème de l'humiliation salvatrice, qui le portera peut-être grâce à son cri au-delà de son propre martyre. Même face à la mort, il joue la carte du devenir, plutôt que celle de l'idéal rassurant et menteur.

2 Anton Ehrenzweig, *L'ordre caché de l'art* (1967). Paris : Tel Gallimard, 1997, p. 242.

Voici quelques-uns de mes lieux récents favoris de *squatting* ou de location de l'infini sans visage qui nous habite tous, dans la grande banlieue de mes mots quotidiens : le prunellier d'Asie et le banc vide d'Evy au jardin du Ranelagh, ou la piste caillouteuse des chevaux de halage le long des rives du Rhin, autrefois, en Alsace. A quoi sert l'œuvre, sinon à vivre, à nous faire surgir au-delà de la nuit qui dure sans fin ? L'œuvre, vraiment habitée par son souffle intérieur, ne se suffit pas ! Sinon, elle reste une idole figée dans l'espace clos, hors du temps terrestre éclipsé avant terme, égaré par un rêve de nature céleste ou infernale également inconsistent.

A.M. – En tant que poète, vous vous réferez à l'origine comme lieu intérieur à la source de l'œuvre, lieu qui est à la fois irréductiblement soi-même, mais aussi profondeur, où l'ironie ne descend pas, pour reprendre l'idée de Rilke, et qui s'ouvre à autrui ; vous le nommez *aleph*. Là naît pour vous toute poésie authentique, si je vous ai bien compris. Dès lors, faut-il être croyant pour être poète ?

C.V. – Le croyant, dans l'acception habituelle de ce terme, me paraît bien trop passif et irresponsable, s'il est confronté vraiment à l'énergie silencieuse qui sommeille en lui, et attend de lui qu'il la convoque en paroles.

Ce n'est donc pas ce mot-là que je choisirais lorsqu'il s'agit de définir un poète ; mais je pense plutôt à l'émergence d'un homme éveillé à sa propre lumière cachée, qui sache (et qui désire) y répondre. Comment ? En se chargeant librement de la transformer en figures rythmiques, pleines de sens et de saveurs dans l'espace mouvant de ce monde impermanent où se joue son destin mortel.

A.M. – Je voudrais terminer en revenant à Jacob et à la voix, cette puissance d'être qui se manifeste par la parole. Se choisir soi-même, dans cette perspective, c'est

élargir son identité à la dimension du « Je peux » dans la lutte avec la négation. Je fais bien sûr référence à la lutte de Jacob avec l'ange, mais je pense aussi à ce que dit Kierkegaard, toujours dans *ou bien... ou bien...* : « Je choisis l'absolu, et l'absolu – qu'est-ce que c'est ? C'est moi-même dans ma validité éternelle. [...] »

Mais qu'est-ce donc que ce moi-même ? Si je voulais parler d'un premier instant, le désigner par une expression première, ma réponse serait celle-ci : c'est ce qui est à la fois le plus concret et le plus abstrait – c'est la liberté. »³

Vous paraît-il qu'on puisse établir une équivalence entre voix, ainsi définie, et liberté ?

C.V. – A mes yeux, le travail de mutation de l'énergie intérieure obscure, encore dépourvue de visage, en figures où elle trouve une demeure provisoire, est l'exercice suprême de la liberté humaine. Liberté retrouvée dans la mesure où, selon les paroles de Baudelaire, ce travail de mutation concilie, dans les mots du poème comme dans les actes du poète, l'infini premier, demeuré enfoui en nous dès l'instant de notre conception, avec le fini qui détermine à chaque instant notre existence concrète sur terre. Cette tâche me permet de me détendre comme un arc recourbé sur lui-même par l'effort du tireur qui se redresse pour enfin lancer sa flèche. Je me libère en m'investissant sans compter dans l'écoute et dans la modulation en quête de cent frontières changeantes, d'une voix naissante qui m'habite en germe depuis mon adolescence.

A.M. – Je vous remercie.

21 juin 2009

3 S. Kierkegaard, *op. cit.*, p. 506.